Zeitschrift: Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse

Herausgeber: Le messager suisse de Paris

Band: 4 (1958)

Heft: 11

Artikel: Genève vaut bien une messe

Autor: Alexandre, Paul / Maïer, Maurice

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847426

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Paul ALEXANDRE
Maurice MAÏER

Paul ALEXANDRE et Maurice MAÏER connaissent admirablement la Rome protestante, puisqu'ils y sont nés. Leur premier roman *Voir Londres et mourir* a obtenu le GRAND PRIX DU ROMAN D'AVENTURES en 1956.

Genève vaut bien une messe, récit angoissant et étouffant qui est autant un roman de mœurs qu'une histoire criminelle, lui est sans doute encore supérieur par l'intensité dramatique.

GENÈVE VAUT BIEN UNE MESSE

Extrait - Ed. Denoël

Gilbert Marinier se redressa, épousseta ses habits d'un geste machinal et, du pied, écrasa un buisson de ronces qui l'égratignait. Pas de traces de boue, pas d'accroc à son pantalon, rien qui pût trahir à son retour l'étrange promenade qu'il avait faite. D'un coup d'œil, il s'assura encore qu'on ne l'avait pas vu : mais le site était désert, pas un promeneur, pas un clochard... Qui aurait eu l'idée, d'ailleurs, à part celle qu'il attendait, de venir flâner parmi ces broussailles ? En plein mois de novembre, un jour de semaine, les gens avaient autre chose à faire que de salir leurs souliers dans ce maquis maussade, au risque de leur vie. Peut-être, cinquante mètres plus bas, quelque pêcheur attardé... Mais cela même ne constituait pas un danger réel ; il fallait cinq bonnes minutes pour remonter de la rive au sentier.

Il regarda sa montre : quatre heures moins dix. Elle ne pouvait tarder à passer. Elle n'était tout de même pas assez folle pour continuer à se promener sur ces falaises après la tombée de la nuit. Pas assez folle, et pourtant... Fallait-il qu'elle le fût, pour s'être entêtée dans son attitude... N'avait-elle pas été, en somme, l'artisan de son propre malheur ? Et quelle folie, encore, d'aller se promener en un lieu pareil, alors qu'elle pouvait rester tranquillement au chaud chez elle, ou aller au cinéma, ou boire un martini bien tassé au Globe... *Gilbert ferma les yeux et songea avec délice à la brûlure de l'alcool dans son gosier ; d'ici une demi-heure ou trois quarts d'heure, peut-être pourrait-il avaler deux ou trois « dries » avec le sentiment de les avoir bien mérités !...*

Il changea de posture, fit jouer ses articulations avec volupté. Malgré ses quarante ans, il avait conservé sa pleine forme, sa souplesse, ses muscles. Il était merveilleusement vivant, merveilleusement capable de plaire... Une petite voix, tout au fond de lui, murmura ironiquement : « Ça ne t'empêche pas d'être un raté, mon pauvre vieux. » Mais il la fit taire avec rage. Il se croyait un raté parce qu'il n'avait pas d'argent. Lorsqu'il serait riche, tout changerait ; il entreprendrait de grandes choses, il écrirait l'œuvre de sa vie, il s'achèterait des tas de vêtements, il conquerrait toutes les femmes.

Il regarda encore une fois sa montre, puis l'étroit sentier, un mètre au-dessous de lui. Si elle ne venait pas, après tout ?... Mais non, elle viendrait, il en était sûr, elle était obligée de passer par là ; c'était presque comme si elle lui avait donné rendez-vous.

Les jours sont courts, en novembre ; à quatre heures, c'est déjà le crépuscule qui commence. Comme il détestait cette lumière grise et crue à la fois ; comme il détestait cet endroit lugubre ! Pas seulement cette falaise, mais toute la ville. Et pourtant, le paysage était beau, il ne pouvait le nier, dans cet éclairage de fin du monde : le fleuve coulant entre ces majestueuses falaises, bleu d'encre sur blanc sale ; le maquis dont les teintes, en cette fin d'automne, viraient du vert épinard au coq-de-roche le plus invraisemblable... Et, barrant le tout, cet absurde pont à deux étages, splendide, monumental, inutile... Le site, on l'avait dit souvent, rappelait assez celui du pont du Gard. Mais le fleuve était le Rhône, le viaduc n'avait qu'un demi-siècle d'âge à peine, et la ville était Genève. Gilbert murmura ce nom à haute voix et éprouva à nouveau, un sentiment de haine presque physique. C'était de Genève qu'il allait se venger, Genève qui l'avait méprisé, qui l'avait méconnu, qui s'était moquée de lui...

Il y eut un bruit de branches remuées à quelques mètres de distance. Gilbert retint son souffle, immobile comme les pierres, attentif, prêt à bondir... Mais il n'entendit plus rien. Pourtant, il aurait pu jurer qu'il ne s'était pas trompé. Le bruit était venu d'en bas, pas d'en-dessus. Et le sentier était toujours désert. Se pourrait-il qu'elle eût essayé de traverser les broussailles, au lieu d'arriver tout tranquillement par le petit chemin ? Mais

non, c'était impossible, elle n'en aurait même pas été capable, malgré ses prétentions sportives.

Encore une fois, il crut entendre un froissement de branches. Mais au même instant, une femme apparut sur le sentier et, suffoqué, il n'eut plus le temps de penser à autre chose.

Elle était sans chapeau, et ses cheveux presque roux semblaient se confondre avec les feuillages qui l'entouraient. Les mains dans les poches de son manteau de vison, elle avançait lentement, un vague sourire aux lèvres, humant les parfums de l'eau et des broussailles, tout enivrée par sa solitude et par l'air vif de la falaise. Gilbert ne put s'empêcher de la trouver très belle, très attirante, très désirable... Oui, toute dorée dans ce paysage doré, comme ces bêtes qui assortissent leur pelage au décor pour égarer les chasseurs, elle dégageait une sorte de fluide, quelque chose de sain et de sensuel à la fois ; c'était un bel animal, qu'on eût aimé caresser, serrer dans ses bras, étreindre à pleines mains...

Mais ce n'était pas le moment de faire du sentiment. Elle n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres. D'ici moins d'une minute, elle pourrait l'apercevoir...

Elle s'arrêta, leva la tête, essaya de pousser un cri, mais nul son ne sortit de sa gorge. Instinctivement, elle étendit les bras en avant, comme pour se raccrocher ; mais il n'y avait rien à quoi se raccrocher. De toute la force de ses pieds, elle faisait l'impossible pour se maintenir sur l'étroit sentier. En vain... Elle vacilla, tenta d'attraper une branche de noisetier qui se cassa avec un petit bruit sec, puis ce fut le vide.

Mais durant les quelques secondes que dura sa chute, elle eut le temps de revivre toute l'horreur des quatorze mois précédents.

Les mêmes quatorze mois que Gilbert, terrifié, la gorge nouée, évoquait pendant les mêmes secondes en la regardant tomber.

★ ★ ★

Philippe Suchard... Oui, l'oncle Armand avait raison, il était charmant, on lui aurait avec peine trouvé de graves défauts ; et pourtant, Annette savait qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne l'aimerait jamais. Il était bien élevé, naturel, dépourvu des complexes qui rendent tant de jeunes Suisses romands odieux ; il avait la blondeur et le visage rose d'un enfant de chœur ; il n'arrivait jamais les mains vides ; son père dirigeait une des banques privées les plus importantes de la ville ; et lui-même, âgé de vingt-huit ans et en paraissant dix-sept, était déjà le « dauphin » de la plus grande étude d'avocats de Genève... Mais il lui manquait cette chose essentielle : le charme. Il n'avait ni esprit, ni subtilité ; et, de son grand corps bien bâti n'émanait rien de ce qui donne envie à une femme d'être enlacée...

On peut se marier sans amour, certes. Mais Annette, d'instinct, repoussait cette solution. Non pas qu'elle eût d'elle-même une si haute opinion ; après tout, un avocat de la bonne bourgeoisie, spécialisé dans les problèmes du droit des sociétés anonymes, excellent skieur par-dessus le marché, vaut bien une petite chimiste diplômée, championne de voile, mais orpheline, et qui réunit le double handicap d'être catholique et d'origine israélite... Seulement, elle ne se voyait pas couchant tous les soirs dans le lit de Philippe Suchard. Non, c'était impensable.

Ils étaient repartis vers dix heures et demie, dans la Hillman de Philippe, cette fois. La route de Suisse était un peu plus calme, à présent, et le lac reflétait un ciel presque blanc d'étoiles... Et puis ils étaient arrivés au Parc La Grange...

Gilbert Marinier, lui aussi, se souvenait de cette soirée. Une soirée atroce, où le sentiment de son échec l'avait torturé depuis le dîner (le « souper », comme on dit à Genève) jusqu'à cette aube écœurante...

Chaque détail était resté gravé dans sa mémoire. La longue salle à manger morose de la rue Beauregard ; Dieu sait qu'il la connaissait, depuis trois ans qu'il habitait cette maison, et pourtant, jamais la froideur anguleuse du mobilier datant de l'Escalade (1), jamais la teinte moutarde des tapisseries, jamais la hideur des trois portraits de famille ne l'avaient autant heurté que ce soir-là.

Nathalie de Lorimont trônait à la tête de la table, comme toujours, avec sa sempiternelle robe noire, ses perles, ses cheveux d'acier, son visage de momie. Elle n'avait pourtant guère plus de soixante ans et elle avait dû être belle, mais elle s'était figée dans cette immobilité glacée depuis bien des années ; depuis la mort de son mari, sans doute, ou peut-être bien avant. La plupart des dames genevoises de bonne famille semblent n'avoir jamais été jeunes ; et Nathalie était née Barbier. Le repas avait été dans la ligne traditionnelle : une omelette, une salade, un fruit (« Gilbert, voulez-vous *la* pomme ou *la* poire », demandait Nathalie), une tasse de café clair comme de la limonade, et pas de vin, bien entendu. C'était ce que Marinier avait le plus de peine à supporter ; un Français ne s'habitue jamais à manger sec. Mais ce soir, il y avait du moins la perspective du bal — et du buffet...

Et puis, la petite comédie bien préparée : « Mère, avait dit Jean-Daniel, pourquoi ne nous accompagneriez-vous pas au Yachting Club ? Il fait une nuit magnifique, et c'est une soirée tout ce qu'il y a de plus sélect ; rien que la rue des Granges... — Non, merci, mes enfants, avait répondu Nathalie, comme il était prévu. Vous savez bien que, depuis la mort de mon pauvre Hervé... »

Elle avait adressé un regard digne, mais sans émotion, au portrait d'Hervé de Lorimont, que les Barbier avaient agréé comme gendre à cause de sa particule, de sa science, qui lui avait valu la chaire de botanique de l'Université, et de sa fortune, qui avait disparu dans la faillite de la Banque de Genève, peu après la naissance de Jean-Daniel. Hervé de Lorimont n'avait guère survécu à sa fortune, et Gilbert se dit qu'il avait bien fait de mourir. Il était certainement mieux là où il était que dans le lit de Nathalie. Sa disparition avait rapporté à Mme de Lorimont une très confortable assurance-vie qui, jointe à sa rente de veuve, lui avait permis d'élever ses enfants. Sans parler de la fortune personnelle qu'elle avait héritée des Barbier, fortune qui comme toutes les fortunes genevoises, était fort difficile à évaluer. Tout cela justifiait-il l'implacable esprit d'économie dans lequel on vivait rue Beauregard ? Mais à Genève, l'économie est une vertu cardinale.

P. A. et M. M.

---

(1) L'Escalade est le nom donné par les Genevois à l'agression perpétrée contre leur ville en 1602 par le duc Charles-Emmanuel de Savoie. L'anniversaire de cette agression, victorieusement repoussée, est à Genève une sorte de fête nationale. Voir couverture.